

XYZ. La revue de la nouvelle

Pupa

Élisabeth Vonarburg



Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vonarburg, É. (1989). Pupa. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 51–55.

Il pleut. Margaret ne sortira pas ce matin. Juste une rayure imperceptible de l'espace, l'asphalte juste un peu plus foncé, l'herbe juste un peu plus verte, mais l'humidité presque invisible emplît toutes les alvéoles du décor. Les pelouses débordent de leurs lignes ramollies, les maisons avoisinantes, éloignées comme sur un tapis roulant par la rue devenue plus longue, plus large, gonflent en se gondolant un peu. Plutôt rester à l'intérieur. Les courses, elle les fera cet après-midi, ou demain. Ce n'est pas pressé. Ce n'est pas comme si elle attendait du monde. Ce n'est pas comme s'il venait du monde si elle en attendait, non plus. Elle habite loin, le loin de la campagne qui pour la même distance est plus loin que celui de la ville. D'ailleurs, depuis que Gary est parti, tout un coin de son environnement proche a disparu du paysage. Il ne lui manque pas, ce coin bruyamment peuplé par Gary et ses amis. Gary non plus. Il n'est pas vraiment parti d'ailleurs. Il est tombé, détaché d'elle comme un fruit. Ou plutôt, se précise Margaret qui aime les métaphores exactes, comme une feuille morte. Ou comme une vieille peau ? Il y aurait du serpent en elle, alors. Cela ne lui déplaît pas. Elle a souvent pensé que la culture occidentale a raté son rendez-vous avec les ophidiens, là-bas, sous l'arbre. Elle s'est appris, toute petite, à ne pas avoir peur des serpents : elle n'a jamais bien aimé collaborer à l'histoire d'Ève. Propagande d'hommes, tout cela — l'oncle Sigmund entre autres, avec sa barbe carrée, ses petits binocles, son cigare et ses obsessions. Même s'il a dit un jour que certains parapluies, après tout, ne sont bel et bien que des parapluies.

•

Elle n'a rien fait de spécialement intéressant de l'après-midi, mais il est cinq heures passées même si elle ne sait pas à quoi. Elle a commis l'erreur de jeter un coup d'œil au réveille-matin qui clignote heures, jour et mois sur son bureau, et un sens obscur de devoir l'envoie vers la cuisine. Curieux, ou agaçant, ou pathétique, comme les réflexes demeurent même quand le stimulus a disparu. Au temps de Gary, elle réglait l'alarme une demi-heure avant midi, ou trois quarts d'heure quand elle avait décidé de lui concocter un repas plus élaboré. Sinon, elle aurait oublié, perdue dans

une lettre ou un livre, ou un de ces dessins qu'elle faisait encore de temps à autre malgré le sourcil levé de Gary. Il rentrait, dans son odeur de tabac refroidi, et il la trouvait dans la cuisine, tablier à fleurs, table mise, casseroles chaudes sur la cuisinière, et il la saisissait dans son étreinte d'ours en psalmodiant sa phrase rituelle de satisfaction: «Baby, you're a doll!». *A doll* quand le repas était prêt à l'heure, *a doll* quand ses chemises avaient été repassées, *a doll* quand elle avait relu, corrigé et retapé le rapport qu'il devait remettre pour le lendemain. Ou quand elle se laissait glisser au fond du lit sous le drap, et disposait consciencieusement sa bouche autour du centre dur de Gary. De ce qui était son centre même quand il n'était pas couché: sa démarche le disait quand il était debout, la façon dont ses mains revenaient toujours au voisinage de son entrejambe quand il était assis: un cadrage délibéré, comme au base-ball. Au baise-ball, se permet Margaret qui aime les jeux de mots risqués. Ou peut-être pas si délibéré. Tellement de choses dont il ne se rendait pas compte. Ce qu'elle pensait réellement de ce «doll» qui tombait de sa bouche, par exemple, exaspérant dans sa prévisibilité comme la goutte d'un robinet qui fuit. La proximité de «dull», peut-être, dans la prononciation de Gary? Ou bien un flashback de l'université et des études de philologie, ce «dol» qui chagrinait les chevaliers du vieux français. Un *l* en moins, une aile en moins, la ronde s'est vite mise à boiter: *A doll is a dol is a dull afternoon.*

.

Elle devrait faire à manger, tout de même. Quand elle se lève, la dérive brusque du point de vue la surprend, la retient fascinée. C'est un remous qui ondule de proche en proche, dépliant soudain l'espace: le mur du fond s'est dégagé du lacis vert des plantes, le système de son s'est haussé au-dessus de la surface du bureau, les bibliothèques qui tapissent le mur de droite s'étirent maintenant jusqu'au plancher, le plancher lui-même s'est glissé entre les meubles pour les séparer. C'est comme s'il y avait maintenant davantage de distance entre Margaret et la porte qui donne sur le couloir. Et si l'espace était télescopique, si tous les éléments se recomposaient à chacun de vos mouvements? Pas l'illusion d'optique secrétée par le cerveau, insiste-t-elle — elle aime jouer avec les renversements d'idées saugrenues. Mais l'espace qui changerait vraiment à chaque fois. Et vraiment plus grand ou plus petit selon votre taille: une série d'espaces différents pour chacun, en fait, depuis le nain jusqu'au géant. À mesure qu'on grandirait on passerait d'un espace à un autre. Ou l'inverse, encore mieux: on rapetisserait en passant d'un espace à l'autre. Des univers gigognes, en tout cas, sur la perception desquels on n'aurait

aucune prise... On serait totalement passif, alors ? Mais en contrepartie toujours certain de la réalité... Cela ne déplaît pas à Margaret. Elle a souvent pensé que la culture occidentale mettait trop l'accent sur la primauté de l'esprit humain face au réel. La vieille farce mégalomane du père Descartes. Elle préfère la créature-statue de cet autre philosophe, entièrement remplie de chacune de ses sensations, livrée au monde, qui devient rose en respirant une odeur de rose. Et beefsteak en respirant une odeur de beefsteak ? Margaret sourit. Elle a peut-être faim, après tout.

•

Elle finit d'arracher la peau du pilon, dépose dans le contenant de polystyrène le papier-éponge humide et gras avec lequel elle a assuré sa prise sur la membrane glissante. Elle n'a jamais aimé cette manipulation de chairs molles et froides, mais c'est un héritage de Gary qu'elle a finalement conservé : moins de gras dans la sauce, quand on enlève la peau du poulet. Il ne le faisait jamais lui-même : il la regardait faire. Il aimait la déshabiller, d'ailleurs. Lui enlever lentement ses vêtements un à un (elle ramassait les dépouilles par terre, ensuite, pendant qu'il dormait). « C'est comme ça que tu es la plus vraie, quand tu es nue », disait-il au début, persuadé d'être profond et de la fasciner par des révélations sur elle-même qu'il pensait être le seul à pouvoir faire. Avec le temps, il était devenu plus brutal, comme si d'autres fantasmes plus précis avaient fini par émerger après l'usure des comportements érotiques acceptables. Une de ses robes préférées était un fourreau collant en jersey noir qui laissait les épaules découvertes. Il la prenait par l'ourlet et la pelait d'un seul geste, de bas en haut. Quelquefois il la laissait entortillée autour de la tête de Margaret tandis qu'il la renversait sur le lit, et elle finissait de l'enlever elle-même, secrètement humiliée, pendant qu'il arrachait ses autres peaux intimes, combinaison, soutien-gorge, slip, porte-jarretelles (elle détestait en porter), bas qu'il filait toujours avec ses ongles coupés carrés. En se travaillant pour jouir, il lui griffait le dos, les reins, la nuque : il voulait peut-être obscurément lui enlever encore une épaisseur, l'avoir encore plus vraie : écorchée.

•

Avec les années, il s'était mis à prendre soin de sa santé, morigénant Margaret pour son insouciance dans ce domaine, s'irritant toujours quand elle répondait « c'est tellement meilleur quand c'est gras » à ses appels à la raison diététique. C'était sur le tard, déjà, elle ne l'écoutait plus vraiment. Elle pouvait bien admettre maintenant qu'il n'avait pas

toujours tort. Mais le recours à la raison était chez lui plus un réflexe qu'une réflexion, une procédure qu'il appliquait de façon mécanique à n'importe quelle situation. «Fractionner le problème en unités distinctes», par exemple, la bonne vieille méthode scientifique. Et au début, elle avait cru en la validité de sa méthode. Il l'avait presque persuadée que c'était simple, qu'elle était comme un meuble recouvert de trop de couches de vernis, qu'il suffisait de les enlever l'une après l'autre pour atteindre le vrai bois dont elle était faite. Ses études, les rêves d'artiste qu'elle avait longtemps entretenus, son goût pour les livres, l'art, les longues discussions tard dans la nuit, c'étaient des enfantillages charmants, mais il venait un moment où il fallait les dépasser, grandir, mûrir, accéder à la vraie vie. Au tout début de leur relation, il lui avait offert un ensemble de poupées russes qu'il avait insisté pour démonter, les alignant avec soin sur la table pour poser enfin triomphalement la dernière, grande comme l'ongle de son pouce: «Voilà la vérité!» Elle n'avait pas pensé alors à lui faire remarquer que la vérité était bien plus dans l'ensemble des poupées alignées, ou mieux encore, dans la plus grande poupée qui contenait toutes les autres cachées. Elle avait trouvé frappant le symbole, brillante l'idée du cadeau, et elle s'était appliquée humblement à se laisser démonter à son tour, pendant des années.

•

Elle se redresse avec difficulté dans son fauteuil incliné en position basse. Elle a oublié d'allumer la lampe. Par la fenêtre obscurcie, elle n'a pas vu la pénombre envahir le bureau pendant qu'elle pensait à autre chose, mais elle ne sait plus à quoi, assise devant l'écran où clignote la minuscule lumière verte du curseur. Elle doit s'y prendre à deux fois pour mettre son fauteuil en position verticale, éteindre l'ordinateur d'un geste maladroit et poser les pieds à terre. Quand elle marche, c'est comme si elle venait d'apprendre, elle vacille un peu et tend la main pour s'accrocher à quelque chose qui n'est pas là. Il fait si sombre dans la pièce. Le souffle du silence a changé, c'est la dilatation d'espaces soudain libérés de l'illusion du jour, escaliers-boîtes où l'on tombe à l'infini. Ceci est la dimension sans miracles, celle qui ne pardonne pas. Au-delà de la porte du bureau, le couloir est large comme un boulevard, long comme une avenue. Si la chambre est encore au bout, c'est une étendue où l'écho minuscule des pas se perdra sous une voûte trop lointaine pour être visible, où il faudra des heures pour atteindre le haut-plateau du lit, pour grimper à la verticale le long de la courtépointe en s'accrochant dans les coutures comme dans une échelle aux barreaux de plus en plus distants

les uns des autres; une fois arrivée, courir en sautant pour s'arracher à la mollesse du sol duveteux, dessinant des arcs au ralenti dans l'air raréfié. Pas de but à atteindre, seulement cette course interminable on ne sait vers où, peut-être une fuite, et l'illusion toujours de plus en plus brève du vol à l'apogée de chaque bond de moins en moins haut. Car on s'essouffle, les muscles des cuisses brûlent, la poitrine se cercle de fer, le cœur va exploser, et bientôt on ne rebondira plus, on n'essaiera même plus de courir; on rampera peut-être encore un moment, et puis on se repliera, on se laissera couler dans l'étreinte infiniment enveloppante, la membrane du sommeil se refermera sur l'ultime graine de la conscience, grande comme l'ongle du petit doigt, une chrysalide dont rien ne se dégagera plus jamais pour déployer ses ailes.

Élisabeth Vonarburg, née en France en 1947, vit au Québec, à Chicoutimi, depuis 1973. Docteure en Lettres, elle enseigne sporadiquement la littérature générale, traduit quelquefois, commente souvent, et pense toujours à écrire de la science-fiction. Directrice littéraire de la revue *Solaris*, elle a publié un recueil de nouvelles au Québec (*l'Œil de la nuit*, le Préambule, 1979); un roman (*le Silence de la cité*, Grand-Prix de la SF française en 1982, récemment traduit en anglais) et un recueil de nouvelles (*Janus* en France chez Denoël, 1984); et depuis, une douzaine de nouvelles dans des revues ou recueils québécois; enfin, un ouvrage de non-fiction, si l'on veut: *Comment écrire des histoires, Guide de l'explorateur* (la Lignée, 1986).

À PARAÎTRE / AUTOMNE 1989

AÉROGRAPHIES

Nouvelles de

André BERTHIAUME, Diane-Monique DAVIAU,

Daniel SERNINE, Marie José THÉRIAULT et

André VANASSE

Aérogaphies de Jean-Pierre NEVEU

